

Les aventures d'Archibald P. Batts,
millionnaire.

N° V. – L'aventure de l'orgue de Barbarie



Emeric Hulme-Beaman.

Illustrations de Malcolm Patterson

Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle est initialement parue dans ***The English illustrated Magazine*** de septembre 1900 sous le titre *The adventure of the italian organ-grinder*.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

J'ai eu la chance de traverser le marché de Covent Garden un matin en venant de Henrietta Street, quand je me suis soudain souvenu que j'avais promis de télégraphier un message à un de mes amis à la campagne, à propos de certaines affaires qu'il m'avait demandé de traiter pour lui en ville la veille au soir. À ce moment-là, une dispute se produisit entre deux marchands à moins d'une douzaine de pas de moi. Je tournai la tête pour jeter un coup d'œil aux combattants et, ce faisant, je heurtai de plein fouet un passant qui avait atteint le coin de la rue en même temps que moi.

— Je vous demande pardon, dis-je en reprenant mon équilibre.

— N'en parlez pas, mon cher Bertram, dit Batts.

— Mais, Batts, m'exclamai-je, surpris, c'est vous ! Mais d'où sortez-vous donc, mon cher ami ? Je ne vous ai pas vu depuis Noël !

— J'ai surgi de l'hôtel Tavistock, où loge une de mes connaissances. Je ne suis revenu en ville qu'il y a un jour ou deux : J'ai chassé l'ours dans le Caucase et tué le cochon. Comment allez-vous ?

— Bien, comme d'habitude, je ne suis jamais rien d'autre. Quelle heureuse rencontre !

— La chance, mon cher Bertram, sourit Batts, régit la plupart des affaires des nations et des individus. 'Il vaut mieux naître chanceux', etc. Il y a du vrai dans cet aphorisme. Allons déjeuner.

— Certainement. Et puis vous pourrez rendre compte de vous-même, dis-je en riant.

Tout en parlant, nous avons tourné dans Wellington Street, et nous passions devant le Lyceum Theatre, lorsque Batts s'arrêta et regarda de l'autre côté de la rue.

— Quelle chose très singulière ! fit-il remarquer.

— À quelle chose faites-vous allusion ? demandai-je, en suivant la direction de son regard.

— Quoi, ne voyez-vous pas un orgue de barbarie italien là-bas ?

— Je le vois. Il y en a d'autres de la même description à Londres.

— Mais, mon bon Bertram, il joue un air !

— Ils le font tous, dis-je avec impatience.

— Tout à fait, répondit Batts, ils le font tous. Nous allons nous reposer ici un instant, si vous le voulez bien, Bertram, et regarder les photographies de Sir Henry Irving et de M^{lle} Ellen Terry.

Il entra dans le vestibule du théâtre et alluma un cigare. Cependant, au lieu de regarder les photographies de l'éminent acteur et de l'actrice, il dirigea son regard vers la silhouette qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Il s'agissait d'un personnage en haillons, vêtu du chapeau mou, de la culotte bouffante et des bottes carrées du joueur d'orgue ambulancier. Une écharpe lâche était nouée autour de sa gorge et une barbe noire touffue couvrait la majeure partie de son visage, tandis qu'il se tenait debout, faisant tourner la musique à la manière de son espèce.

— Vous admettez que c'est très remarquable, observa Batts.

— Je n'admets rien de tel, dis-je sur un ton hargneux, car je commençais à avoir faim. Je ne vois absolument rien de remarquable dans un orgue de Barbarie.

— Non... mais dans cet orgue de Barbarie particulier ?

— Il ne me semble pas différer de ses congénères.

— Peut-être ne voyez-vous rien de remarquable en lui, mon cher Bertram, mais avez-vous écouté ?

— Je n'ai pas l'oreille musicale, dis-je.

— Ah ! Moi si. Son orgue n'est pas mau-

vais. C'est même - en ce qui concerne ces orgues - un bon instrument, un instrument exceptionnellement bon. Mais ce n'est pas la seule chose qui frappe instantanément l'auditeur... qui nous a instantanément frappés, vous et moi, veux-je dire. Il jouait, j'hésiterai à affirmer un bon air, mais, en tout cas, un air exceptionnel.

— Un air exceptionnel ? répétais-je, avec un intérêt nouvellement éveillé pour la possibilité de mystère que laissaient entrevoir les paroles et les manières de Batts.

— Oui. Un air qui, je suis prêt à le parier, n'a jamais été entendu sur un orgue anglais auparavant.

— Vous m'étonnez !

— Écoutez ! C'est reparti !

Pendant qu'il parlait, l'orgue émettait une mélodie qui était certainement, à mes oreilles, quelque chose de des plus bizarres et des plus informes, mais contenant, en même temps, une suggestion lointaine de rythme et de vigueur martiale.

— Vous l'avez déjà entendu ? demanda Batts.

— Jamais.

— C'est ce que je pensais. C'est une obscure marche polonaise : un air assez distinc-

tif pour s'attarder dans la mémoire une fois qu'il a été entendu, et pour être facilement reconnu à la répétition. Je l'ai entendu plus d'une fois à Svornàk, mais en Angleterre, jamais avant cet instant. Quelle est la première chose que cette réflexion vous suggère ?

— Que cet homme a un goût musical original.

— C'est possible. Pour moi, cela suggère ceci : L'homme a fait fabriquer un orgue spécial pour lui, avec cet air particulier plutôt qu'un des airs déjà disponibles. Vous remarquerez qu'il suit tous les autres airs, et que tous les autres airs ne sont que des chansonnettes de music-hall éculées de l'heure.

— C'est vrai.

— Un pauvre joueur d'orgue de Barbarie ne peut pas se permettre de construire un orgue spécial pour lui-même ou de tenir compte de son propre goût quant au choix des airs qu'il doit jouer.

— Encore vrai.

— J'en déduis donc, mon cher Bertram, que l'homme en face n'est pas du tout un pauvre joueur d'orgue !

Après s'être livré à cette remarque, Batts s'appuya contre un pilier et tira placidement

sur son cigare.

— Et en supposant que la déduction soit correcte, que se passe-t-il alors ? demandai-je.

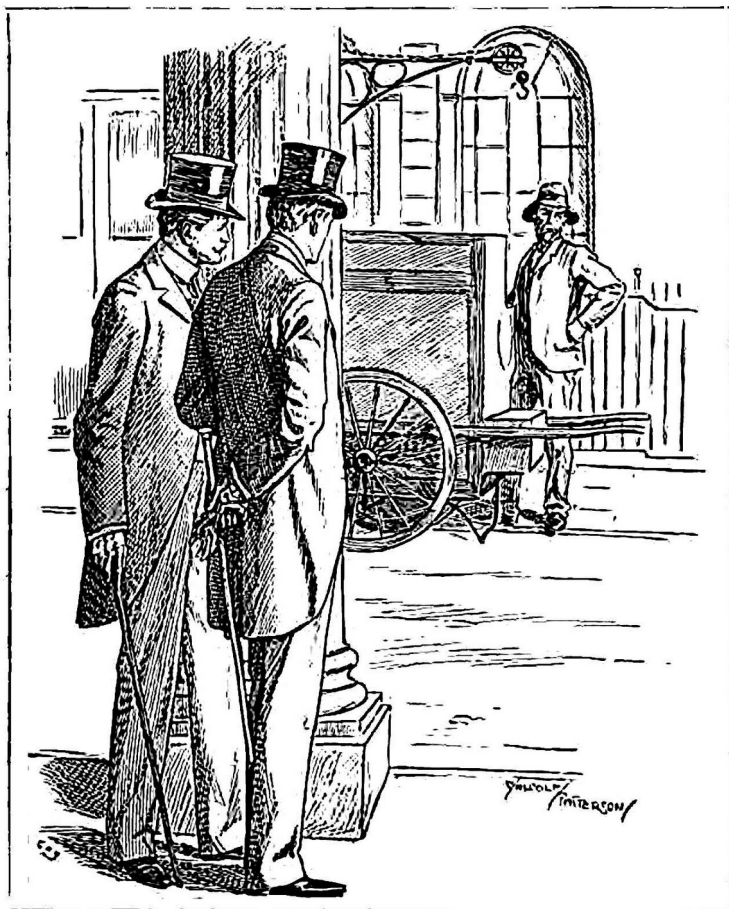
— Et ensuite ? Eh bien, Bertram, je me sens tout à fait d'humeur à suivre cette déduction jusqu'à la conclusion à laquelle elle peut mener. En d'autres termes, j'ai l'intention d'aller au fond de ce mystère. Je suis d'humeur à m'amuser. Vous vous joindrez à moi ?

— Si vous n'avez aucune objection à déjeuner d'abord, commençai-je, mais Batts m'a arrêté d'un geste.

— Regardez-moi, dit-il en souriant.

Un homme bien habillé s'approcha rapidement du joueur d'orgue, lui fit un signe rapide, reçut de lui un billet et s'en alla en toute hâte. Le joueur d'orgue continua à secouer la manivelle de sa machine pendant quelques minutes après que le monsieur eut disparu. Puis, soulevant son chapeau, il essuya la transpiration de son front et, avec un soulagement évident, il se mit à descendre lentement avec son orgue dans une rue latérale.

— Venez, dit Batts, nous allons le suivre. Réduisez votre appétit, mon cher Bertram. Nous déjeunerons plus tard.



"Do you not perceive an Italian organ-grinder over there?"

Ma propre curiosité était maintenant suffisamment excitée par l'incident singulier dont nous avons été témoins pour ne plus avoir besoin d'être stimulée, et j'ai signifié que j'étais prêt à accéder à la proposition de

Batts. Gardant donc notre orgue de barbarie en vue, nous avons traversé la rue et nous nous sommes enfoncés dans l'une des innombrables ruelles latérales qui constituent le cœur du quartier de Drury Lane. Nous n'avions pas loin à aller. Le joueur d'orgue s'arrêta presque immédiatement devant un logement sordide, et ouvrant une porte, il poussa son orgue dans un passage donnant accès à l'arrière de la maison, et disparut à sa suite.

— Ainsi, dit Batts, nous l'avons mis à terre très rapidement. Cette maison n'a pas d'autre sortie, je crois. De l'angle de cette rue, nous pouvons commander la porte. Alors, mon cher Bertram, mussardons quelques instants à l'angle de la rue !

— Et dans quel but ?

— Dans le but d'observer l'organiste quand il sortira.

— Il peut ne pas sortir.

— D'un autre côté, il pourrait. Vous prenez un cigare ?

Nous avons atteint le coin de la ruelle. Batts prit une position d'où il pouvait surveiller discrètement la porte du logement sordide. J'allumai mon cigare et fumai en silence. Dix minutes passèrent, et je commençai à me lasser quelque peu de ce petit jeu.

Cinq minutes de plus, et j'étais sur le point de proposer un ajournement, lorsque Batts ôta son cigare de ses lèvres et hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il en se dirigeant rapidement vers la rue principale.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule juste à temps pour apercevoir un gentleman, irrécusablement vêtu, qui sortait de la maison que nous avions surveillée.

— Je ne souhaite pas qu'il nous remarque, remarqua Batts.

Bien sûr, le gentleman semblait bien trop absorbé par ses propres méditations pour remarquer qui que ce soit. Lui aussi tourna au coin de la rue un moment plus tard et nous frôla.

— Pas beaucoup de ressemblance avec notre *ci-devant*¹ joueur d'orgue de Barbarie, hein ? sourit Batts.

— Vous pensez qu'il est le même ?

— J'en suis tout à fait sûr.

— Il porte seulement une moustache.

— La barbe était fausse.

— Eh bien, avez-vous l'intention de le suivre ?

1 En français dans le texte.

— Non, dit Batts, je me propose de retourner à la pension, mais d'abord, rendons visite à M. May.

M. May, comme tout le monde le sait, est le célèbre costumier de théâtre, et sa boutique se trouvait à un jet de pierre de l'endroit où nous étions. Je ne dis mot et suivis Batts. Nous entrâmes chez le costumier, et le préposé nous demanda poliment de lui faire part de nos demandes.

— Je veux qu'on me fournisse immédiatement, dit Batts, le costume d'un joueur d'orgue de Barbarie de Londres.

L'homme sourit.

— Je ne doute pas, Monsieur, répondit-il, que nous aurons peu de difficultés à satisfaire vos exigences. Veuillez nous suivre.

Il nous conduisit par un escalier étroit à un grand appartement rempli de vieilles armoires et servant aussi de pièce pour "l'essayage" des clients. En moins de cinq minutes, Batts avait déposé dans un petit sac, que le commerçant lui avait procuré, la panoplie complète d'un musicien de rue. Et nous sommes revenus sur nos pas jusqu'à l'obscur logement de la ruelle étroite. Batts frappa avec ses poings sur la porte – il ne semblait y avoir ni cloche ni heurtoir – et bientôt le loquet fut ouvert et le visage d'une

vieille femme nous apparut.

— Bonjour, Madame, dit Batts.

— Bonjour, Monsieur, répondit la vieille femme avec méfiance.

— Vous avez un gentleman comme locataire, poursuivit Batts.

— Ça ne vous regarde pas.

— Je propose, dit poliment Batts, d'en faire mon affaire et la vôtre aussi. Mon nom, madame, est Batts. Ce monsieur est M. Bertram, l'écrivain. Il est possible que vous n'ayez jamais entendu parler de lui.

— Je ne veux pas de votre blague, Monsieur, dit la vieille femme. Si vous essayez de me faire marcher, je n'en veux pas, pas à mon âge, alors je vous souhaite une bonne matinée, et gardez votre baratin pour ceux qui en veulent !

— Ma chère Madame ! s'exclame Batts. Quel affligeant soupçon !... le baratin !... Rien n'était plus éloigné de mes pensées, je vous l'assure. Mais pour être franc, j'ai à faire avec vous.

La porte avait commencé à se refermer sur nous lorsque Batts lança cette dernière phrase un peu précipitamment.

— Affaires... - la porte s'est ouverte à nouveau - quelles affaires ?

Batts sortit un souverain.

— Puis-je vous offrir cette bagatelle en gage de ma bonne foi ? fit-il remarquer. L'affaire est la suivante : Mon ami et moi connaissons le monsieur qui loge chez vous - ou plutôt dont l'orgue loge chez vous - et nous voulons nous amuser un peu innocemment à ses dépens - voilà tout. Je vais emprunter son orgue pour une demi-heure.

La vieille femme fit un clin d'œil. Et elle empocha le souverain.

— Son orgue ?

— Précisément.

— Vous n'allez pas le voler ?

— Pas du tout. C'est pour moi un véritable éléphant blanc. Je le ramènerai ici dans une heure - peut-être un peu moins, peut-être un peu plus. Une simple plaisanterie, je vous assure ! Je désire, en outre, faire un petit changement dans ma toilette. Peut-être pourrais-je avoir l'usage de la chambre de mon ami - votre locataire - pendant deux minutes ? Je laisserai mes propres vêtements ici jusqu'à mon retour. Si vous le souhaitez, je laisserai également un petit dépôt en échange de l'orgue... disons 25 £ ?

Les yeux de la vieille dame brillèrent.

— Entrez, dit-elle brièvement.

Nous sommes entrés dans une pièce sordide. L'air était étouffant, à peine respirable. L'unique fenêtre était solidement fixée.

— S'posons qu'il revienne avant vous ? demanda la femme, remplie d'une soudaine appréhension d'un possible danger à venir.

— Informez-le, ma chère Madame, simplement qu'un de ses amis a emprunté son orgue pour quelques minutes, et qu'il s'exerce avec dans une rue adjacente. Maintenant, ayez la gentillesse de me montrer la loge.

Nous montâmes un escalier branlant, et nous nous trouvâmes dans une chambre plus miteuse, plus petite, à peine plus aérée que celle que nous venions de quitter. Un paquet de vêtements était posé sur un matelas à même le sol. Une grande fausse barbe était posée sur la cheminée.

— Merci, dit Batts. Je ne vous retiens pas plus longtemps, Madame.

La vieille se retira.

Batts me regarda avec une étincelle de gamin dans les yeux.

— Ah, Bertram, c'est génial ! s'exclama-t-il.

— Vous semblez apprécier la plaisanterie, observai-je.

— Oui, intensément.

— Et les conséquences ?

— Reste à voir. C'est là que réside la moitié de l'attrait de la chose. Passez-moi cette barbe, s'il vous plaît.

Il avait, avec une rapidité merveilleuse, changé de costume, et se tenait maintenant devant moi : la plus étrange transformation de lui-même que l'on puisse imaginer. Les vêtements pendaient librement sur lui, mais ils donnaient à sa silhouette soignée une allure singulièrement incongrue de mendiant, qui ne demandait qu'à être complétée par la barbe pour atteindre un résultat à peine moins parfait.

— Est-ce que j'ai l'air d'un joueur d'orgue de Barbarie ? demanda-t-il en souriant.

— Vous ressemblez à tout ce que vous pouvez nommer de déshonorant, ai-je répondu.

— Bien. Maintenant, l'orgue.

Nous avons descendu l'escalier grinçant, et avons été accueillis au pied par la vieille femme.

— Mon beau monsieur ! s'écria-t-elle en levant les mains. Vous êtes superbe !

— Merci, dit Batts modestement. Vous décelez sans doute en moi quelque ressem-



*“ Perhaps I could have the use of my friend—
your lodger’s—room for two minutes ? ”*

blance avec mon ami votre locataire ?

— Vous lui ressemblez un peu, admit-elle. À quoi jouez-vous, Monsieur ?

— Une blague, comme je vous l'ai déjà dit. Maintenant, conduisez-nous à l'orgue et je vous donnerai les vingt-cinq livres convenues.

La femme n'eut pas besoin d'une seconde enchère. Elle nous conduisit en toute hâte par une porte à un petit couloir arrière dans lequel nous découvrîmes l'orgue debout. Batts a saisi les poignées du chariot.

— Ouvrez la porte de la rue, Bertram, a-t-il dit.

Je l'ai fait. Puis Batts s'est tourné vers la vieille femme.

— Madame, dit-il avec une exquise urbanité, vous me laissez toujours votre débiteur !

Et, ôtant son chapeau avec une inclination basse, il tendit à la créature étonnée cinq billets de banque croustillants. Ses doigts les saisirent avec une avidité singulièrement éloquente.

— N'essayez pas de voler cet orgue, maintenant ! fut son injonction finale, alors que Batts disparaissait par la porte, faisant rouler l'instrument devant lui. Il lui fit un

signe rassurant de son chapeau, la porte se referma et nous nous retrouvâmes de nouveau dans la petite rue.

— Il ne faut pas, remarqua Batts, que l'on vous voie converser avec une personne dans cet accoutrement, Bertram. La circonstance pourrait éveiller les soupçons. Marchez donc devant, et rejoignez-moi au Lyceum Theatre dans cinq minutes.

Je ris et partis dans la direction opposée, tandis que Batts descendait la rue avec son orgue. Après avoir traversé un enchevêtrement de ruelles miteuses, je finis par déboucher dans Drury Lane, et je déambulai lentement, jusqu'à arriver à proximité du Lyceum Theatre. Mes oreilles furent instantanément assaillies par le son familier d'un orgue de rue et là, debout à l'endroit exact où nous avions d'abord décrit le mystérieux joueur d'orgue de Barbarie, je vis Batts. Il s'acharnait sur la manivelle de son instrument. Son visage avait l'air sérieux et impassible du praticien professionnel. Des enfants en haillons dansaient sur ses mélodies dans une cour toute proche. À son coude, la voix d'une femme au panier à pommes s'élevait en concurrence furieuse avec ses accents. Je traversai la rue. Il toucha son chapeau avec un large sourire lorsque je m'approchai. Sous prétexte de lui offrir un peu de mon-

naie, je vins devant lui à le toucher.

— Tenez-vous près de moi... pas trop près, dit-il précipitamment. Il y a là une librairie d'occasion. Examinez la vitrine, et regardez !

Je m'avançai vers la fenêtre de la boutique indiquée, et de ce point, sans exciter l'observation moi-même, je découvris que je pouvais garder un œil sur Batts, et même entendre toute remarque qu'il pourrait faire. Les minutes s'écoulaient. Batts s'arrêta de jouer et emporta son orgue dans la rue.

— Nous devons changer notre fusil d'épaule, observa-t-il en passant devant moi, et revenir ici, car je suis convaincu que, s'il y a un rendez-vous, c'est ici qu'il doit avoir lieu.

Pendant plus d'une heure, nous nous déplaçâmes dans les rues adjacentes au Strand, Batts jouant assidûment, et recevant de temps à autre le tribut d'une piécette de la part d'un admirateur de passage. Moi, je me prélassais indolent devant les vitrines des magasins, et je souhaitais dévotement que la plaisanterie prenne fin, jusqu'à ce que, finalement, nous nous retrouvions à nos places respectives d'où nous étions partis pour notre tournée. Je pense que je connaissais par cœur la plupart des titres des livres de ce magasin d'occasion, quand soudain mon

intérêt déclinant fut à nouveau galvanisé par l'activité. Un homme, vêtu d'une redingote et d'un grand chapeau, s'arrêta devant Batts. Pendant un moment, il le regarda fixement. Batts dit quelque chose à voix basse. Le nouveau venu hocha la tête, passa immédiatement une lettre à Batts et, sans prendre le temps de répondre, poursuivit sa route à toute vitesse – exactement comme son prédécesseur l'avait fait avec le premier joueur d'orgue de Barbarie. Quand il eut disparu, je m'approchai de Batts.

— Eh bien ? lui dit-je.

— Maintenant, nous avons un indice ! sourit Batts. Avez-vous identifié le gentleman ?

— Non.

— C'est le même homme qui a pris le billet de notre ami le joueur d'orgue ce matin. Et ceci, ajouta Batts en déchirant l'enveloppe qu'il venait de recevoir, est évidemment la réponse à ce billet. Ha ! murmura-t-il en parcourant rapidement le contenu, ça a l'air sérieux, Bertram. Ce n'est pas une chasse au dahu ! Lisez, mon cher ami.

Je pris le papier de sa main et lus, en français, la communication suivante :

« Vos instructions pour le *coup d'état* de vendredi seront exécutées. Comme il se rend

à Paris ce jour-là, et non à Londres, le comité quittera l'Angleterre pour la capitale ce soir. »

— Ouf ! m'exclamai-je, après avoir lu cette remarquable missive. Mais qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

— C'est aussi clair qu'un piquet de grève, répondit Batts. Rien de plus ni de moins qu'une des innombrables conspirations qui semblent agiter sans cesse la politique intérieure des Balkans.

— Les Balkans ! répétai-je avec surprise.

— J'en suis convaincu. La note est intentionnellement formulée avec une certaine ambiguïté, mais il est facile d'identifier la personnalité du pronom. Je dirais qu'il s'agit du prince de Rivânie, notre vieil ami, Bertram, de l'épisode de l'hôtel Savoy, conclut Batts en souriant.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ? demandai-je.

— La méthode de livraison de la note. Ces petits conspirateurs aiment tout l'attirail truqué du mystère. Puis il y a l'air - l'air polonais singulier - pour localiser nos déductions. Seul un Borastrien ou un Rivânien aurait pu trouver cette mélodie pour un mot de passe. Troisièmement, nous avons la mention du « voyage à Paris » et du « comité ». Le

premier se rapporte, selon toute probabilité, au Prince. Le second au Conseil national secret (comme ces faiseurs de calembours politiques s'appellent eux-mêmes). Enfin, l'écrivain parle du « *coup d'état* » qui doit avoir lieu ce vendredi. Nous sommes lundi. Le *coup d'état*, je suis enclin à le supposer, fait référence à une mesure visant à saper l'influence royaliste à Svornàk pendant l'absence du Prince – ou, bien sûr, ajouta Batts, il peut s'agir de l'enlèvement de son Altesse Loris lui-même.

— Eh bien, sur ma parole ! m'exclamai-je. Vous faites vos déductions avec l'instantanéité d'un détective expérimenté, Batts !

— Elles sont basées sur les données logiques les plus simples, répondit-il. Un enfant pourrait arriver aux mêmes conclusions.

— Un enfant, rétorquai-je, n'aurait pas l'avantage initial d'une connaissance intime de la musique nationale d'un obscur État des Balkans.

— C'est vrai, mon bon Bertram. Je ne m'en attribue pas le mérite. Il y a une heure à peine, vous vous en souvenez, je vous ai fait une observation que cette circonstance même confirme : La chance, ou le hasard, gouverne la plupart des affaires tant des individus que des nations !

— Je m'en souviens. Mais si vos déductions sont exactes, il me semble que nous sommes chargés d'un certain degré de responsabilité par cette découverte fortuite. Comment devons-nous agir ?

— Doucement... et reculez un peu ! répondit précipitamment Batts. Voilà notre ami !

J'eus à peine le temps de faire un pas en arrière qu'un gentleman se précipitait vers Batts en provenance de Long Acre. Je reconnus immédiatement le nouvel arrivant comme étant l'homme qui était sorti de l'hôtel où nous l'avions suivi plus tôt dans la matinée... le quasi-sosie, en fait, dont Batts manipulait en ce moment l'instrument avec une ardeur grave et patiente. L'homme s'est approché directement de Batts et l'a affronté avec colère. Batts continuait à manier la manivelle de son orgue, le visage impassible.

— *Qu'est-ce que vous êtes ?* s'exclama l'étranger. *Vous parlez Français ?*

— Si, Signore, répondit Batts, arrêtant la révolution de sa manivelle à mi-chemin, et regardant son interlocuteur avec un sourire. Non parlo Francese.

— Diavolo ! E Italiano ?

— *Vraiment. Tedesco !*

— *Coquin !* dit l'autre en riant. Puis, continuant en français : Je ne vous connais pas, mais vous semblez avoir un but dans cette bouffonnerie, Monsieur... Mon ami, qui que vous soyez, comment se fait-il que vous ayez volé mon orgue...

— Et votre barbe, ajouta Batts.

— Par ma foi, oui !

— Comment se fait-il que vous possédiez un orgue, Monsieur, qui joue une marche polonaise - comme on en entend parfois dans les rues de Svornàk - et que vous ayez la barbe d'un vagabond italien pour dissimuler vos traits ? Permettez-moi ces questions.

— Par exemple ! s'écria l'étranger avec colère, vous êtes impertinent, et, de plus, un voleur ! Je vous emmènerai au poste de police pour avoir volé mon orgue, Monsieur !

— Allons-y, dit Batts joyeusement. Bow Street est tout près. Il semblera étrange qu'un gentleman bien habillé réclame un orgue de Barbarie, vraiment. Et Monsieur peut, sans doute, expliquer la barbe en même temps, ainsi que la note...

— La note, Monsieur !

— Sans doute vous avez remis un billet depuis peu à un passant. Les joueurs d'orgue italiens reçoivent parfois des pièces de mon-



"Do I look like an organ-grinder?" he asked with a smile.

naie, parfois même des pièces de trois pence, mais jamais, Monsieur, jamais ils ne transmettent de lettres secrètes à des messieurs bien habillés, qui passent en toute hâte. Pourtant, sans doute, vous pouvez l'expliquer.

— Allons, interrompit l'étranger, avec un malaise évident, je vois que vous n'êtes pas un mauvais bougre, et nous n'irons pas au commissariat. Le billet n'était rien.

— Rien ! répéta Batts. Ni même la réponse que je viens de recevoir, ajouta-t-il calmement.

— La réponse ! s'exclama l'homme, presque bondissant sur le trottoir dans sa consternation soudaine. Donnez-la moi, Monsieur... donnez-la moi immédiatement !

— En aucun cas, dit Batts. Vous, moi et mon ami ici présent, ne serait-il pas plus sociable, Monsieur, que nous lisions tous les trois la réponse ensemble ? Supposons donc que nous retournions à votre logement ? Il est situé non loin de là !

L'étranger regarda Batts, puis il me regarda. Enfin il regarda l'orgue et haussa les épaules.

— Très bien, dit-il, venez chez moi !

— Mon ami, répondit Batts en faisant

tourner l'orgue, permettez-moi de m'excuser pour cette petite tromperie. Vous avez, bien sûr, compris que c'est ma passion pour la plaisanterie qui m'a poussé à vous imposer ce tour. Nous appartenons, Monsieur, à la même confrérie que vous, ce monsieur et moi ! Nous sommes, en effet, membres du Comité auquel a été adressé le message que nous avons reçu de vous ce matin. Et c'est moi, et nul autre, qui ai été chargé d'y apporter notre réponse ! Je n'ai pas pu résister à la tentation de choisir ma propre méthode pour remplir cette fonction. Je me suis rendu chez vous, je me suis procuré ces vêtements chez un brocanteur, j'ai emprunté votre orgue et, avec mon collègue, je me suis rendu ici pour vous attendre et (mille excuses !) jouir du spectacle de votre surprise et de votre confusion en découvrant votre orgue et votre déguisement entre les mains d'un étranger ! Si j'ai continué la farce un moment ou deux de plus que la courtoisie ne le permettait, je suis sûr que vous ne me refuserez pas votre pardon, Monsieur !

— Par ma foi, Monsieur ! s'exclama l'étranger, plus qu'à moitié soulagé de l'explication désinvolte de Batts, mais presque à moitié fâché de ce qu'il imaginait être la fraude ridicule que nous avions pratiquée sur lui, vous avez un joli talent pour la masquerade, je dois dire ! Cependant, Monsieur,

ajouta-t-il gravement, il n'y a guère lieu de plaisanter, et notre affaire n'est pas non plus d'un genre qui justifie, peut-on dire, de prendre des risques inutiles !

— Je suis d'accord avec vous, répondit Batts, avec une admirable pénitence. Mais je peux vous rassurer : J'ai pris soin d'éviter toute possibilité de risque, Monsieur. Personne, par exemple, à part vous-même, n'aurait pu me détecter sous ce déguisement. Et je savais bien que vous ne tarderiez pas à revenir ici pour me chercher, en découvrant que votre organe avait été extrait de sa cachette ! Quant au billet que je porte, sa remise n'a donc été retardée que de dix minutes et les choses se sont tellement arrangées, je peux vous le dire, qu'il n'y a plus maintenant besoin de se hâter.

— Non, *Monsieur*, je suppose que non, répondit l'étranger. Mais, je vous en prie, comment avez-vous découvert l'obscur et inconvenante tanière dans laquelle j'ai été contraint de cacher mon organe et mes déguisements ?

— Par le procédé très simple qui consiste à vous regarder y entrer, observa Batts, après que je vous ai quitté ce matin ! Mon cher ami, est-il possible que, même maintenant, vous ne me reconnaissiez pas ?

L'étranger examina Batts de près.

— Par tous les saints, je ne vous reconnais pas ! répondit-il d'un ton perplexe.

— Le plus grand crédit à mon déguisement ! ricana Batts. La barbe, sans doute, fait une différence : quand je vous ai croisé ce matin, je n'en portais pas non plus.

— Vous m'avez croisé ? C'est donc vous qui... ?

— J'ai reçu votre mot ? Vous ne pouvez plus en douter ?

L'étranger siffla.

— Certainement, dit-il, le déguisement est bon. Je n'aurais pas pu le percer. Et ce monsieur ? en me désignant.

— Un de nos collègues, expliqua Batts d'un air désinvolte.

Le gentleman et moi avons échangé des saluts. Nous avons alors gagné la rue latérale dans laquelle se trouvait le gîte, et Batts s'essuya le front avec un mouchoir de poche rouge.

— Faugh ! S'exclama-t-il. Pour vous dire la vérité, j'en ai assez de cette mascarade, et je ne serai pas déçu de reprendre des vêtements civilisés. Si je ne me trompe pas, c'est bien cette maison ?

— C'est ici, dit l'étranger, alors que nous nous arrêtons une fois de plus devant la

porte du logement sordide, et que notre compagnon la poussa sans ménagement. Entrez, je vous en prie.

Nous le fîmes, et nous fûmes confrontés à la même vieille femme qui nous avait accueillis auparavant. À la vue de son locataire, elle sembla reprendre confiance et nous fit une révérence d'une civilité maladroite et maussade.

— Prenez l'orgue, lui dit sèchement l'étranger, dans un anglais approximatif. Ces messieurs et moi allons parler un moment. Laissez-nous.

— Avec votre permission, je vais d'abord me changer, dit Batts. Je connais mon chemin. Faites-moi la faveur de m'attendre ici, monsieur. Vous pouvez aussi bien m'assister, Bertram.

Je suivis l'allusion et accompagnai Batts jusqu'à l'escalier branlant du grenier étouffant, laissant l'étranger attendre notre retour en bas.

— Maintenant, dit Batts, quand nous fûmes seuls, nous n'avons plus besoin de perdre beaucoup de temps à jouer cette comédie avec notre gentilhomme borastrien en bas. Il est bien bête de se laisser imposer si facilement, mais il ne semble pas se douter de nos véritables caractères. Bien sûr, la

chance nous a favorisés... encore une fois. Il n'y a rien eu dans notre conduite que l'explication que je lui ai donnée ne pouvait rendre plausible. La possession de la note semble, en effet, porter avec elle la preuve complète de l'authenticité de nos rôles. Pour le reste, je ne souhaite qu'obtenir un ou deux renseignements de ce monsieur avant de prendre congé de lui, et ensuite nous pourrions agir selon les circonstances.

— Le moindre mot pourrait nous trahir auprès de lui, ai-je fait remarquer.

— Alors ce moindre mot ne doit pas être prononcé ! répondit Batts. Faites confiance, mon bon Bertram, à ma discrétion.

— C'est de l'ordre de l'imprudence ! me-mis-je à rire.

— Un jeu d'attente est souvent le plus sûr, répliqua-t-il en enfilant son manteau. Maintenant, je suis prêt. Redescendons.

Nous avons trouvé l'émissaire de Borastria (car c'est ainsi que Batts persistait à identifier l'étranger) arpenter la petite pièce miteuse avec impatience lorsque nous y sommes rentrés.

— Alors, messieurs, s'exclama-t-il, peut-être aurez-vous la gentillesse de me remettre votre lettre.



"My friend, whoever you are, how comes it that you have stolen my organ?"

— Avec plaisir, dit Batts, en lui tendant la feuille de papier à lettres soigneusement pliée, comme si elle n'avait jamais eu besoin d'être protégée par une enveloppe. Permettez-moi.

— Merci, dit l'autre, en dépliant la lettre et en la parcourant attentivement.

Batts fredonnait doucement pour lui-même pendant qu'il le faisait. À un moment donné, l'étranger lève les yeux.

— C'est bien, observa-t-il brièvement.

— Très bien, approuva Batts. Nous nous rencontrerons, sans doute, à Paris.

— Mais nous n'y resterons pas longtemps !

— Certainement pas. Pas longtemps. Bien sûr que non. Le Prince...

— Quitte Svornàk vendredi.

— Exactement. Et donc...

— Cela peut arriver à la frontière.

— C'est ce que nous avons compris. Il ne doit pas atteindre Paris, en fait.

— Les détails n'ont pas encore été fixés définitivement.

— À Paris ?

— Demain.

— Précisément. Et le Prince Loris...

— Ne citez aucun nom, Monsieur ! s'écria l'autre avec colère.

Batts sourit.

— Oups ! Lapsus linguae. Nous allons prendre congé, Monsieur, pour le moment. Nous partons ce soir, vous le savez, par le courrier de nuit. Vous vous joindrez sans doute à notre groupe.

— À moins que je ne parte plus tôt, répondit l'étranger. Dans ce cas...

— Nous nous retrouverons demain à Paris.

— Sans aucun doute.

Batts a pris son chapeau.

— Et ainsi, Monsieur, *au revoir* ! dit-il en s'inclinant.

— Au revoir, messieurs, et bon voyage ! dit l'étranger en nous rendant nos saluts.

Une minute plus tard, la porte s'était refermée sur nous, et Batts et moi étions de nouveau dans la rue.

— Un admirable conspirateur ! dit Batts en riant. Si laconique, sans artifice, sérieux et sans méfiance !

— Les plus méfiants sont les plus facilement trompés, ai-je dit.

— C'est une erreur, mon cher Bertram ! dit Batts. En règle générale, ce n'est pas le cas, mais dans le cas présent, la chance a été avec nous. De la pure chance, Bertram, rien que de la chance !

Tout en parlant, il fit signe à un fiacre qui passait.

— Que comptez-vous faire maintenant ? demandai-je.

— Aller au bureau central du télégraphe, a-t-il répondu. Montez, Bertram.

Je m'exécutai, et lorsque nous fûmes assis côte à côte dans le fiacre, Batts me donna une nouvelle explication de ses motifs.

— Ma première déduction, dit-il, était évidemment correcte. Il y a manifestement un complot en cours pour enlever Son Altesse Loris de Rivâne au moment où il franchira la frontière pour se rendre à Paris vendredi. Je pense que nous pouvons le supposer sans risque... ou quelque chose de semblable. Ensuite suivra le *coup d'état* dont il est question dans la lettre. Et *après*...

— Oui ?

— Un feu d'artifice révolutionnaire, mon bon Bertram. Un spectacle pyrotechnique politique régulier ! Peut-être un appel à l'arbitrage européen... Dieu sait ce qui suivra. Mais, heureusement, nous sommes maintenant en mesure d'endommager ces feux d'artifice balkaniques par une judicieuse douche d'eau froide, vous et moi !

— En effet ! Comment ?

— Par le biais du télégraphe, Bertram.

— Oh, je vois ! Vous avez l'intention de télégraphier des informations au Prince ?

— Non, mon cher Bertram, pas au

Prince.

— À qui, alors ?

— Eh bien ! dit Batts, qui était manifestement de très bonne humeur. À l'excellent Szarvas, bien sûr... cet horrible vieux martinet qui agit comme le conseiller confidentiel du Prince, et qui tient à la fois le Prince et son gouvernement en laisse ! À Szarvas et à personne d'autre.

— Le colonel Szarvas ! Je me souviens l'avoir vu à l'hôtel Savoy.

— Votre mémoire vous sert. Le colonel Szarvas n'est pas un homme que l'on oublie facilement une fois qu'on l'a vu. Heureusement, il comprend l'anglais.

— Pourquoi, heureusement ?

— Parce qu'un télégramme en anglais aura moins de chances de... faire une fausse route ! observa Batts de manière significative.

— Ah, je comprends.

— Vous savez, bien sûr, qu'il y a une stricte censure sur les télégrammes sortants de Svornàk et de Blätz ?

— Je ne le savais pas.

— Oh, oui, mon cher ami, le gouvernement est très particulier sur ce point. D'où la

difficulté de communication entre nos conspirateurs. Ils ont été obligés de recourir à des moyens de communication personnels, comme vous avez pu le constater. Un télégramme, cependant, en provenance de Londres, ne sera pas bloqué.

— Surtout s'il est en anglais ?

— Surtout s'il est en anglais ! C'est parti.

Batts descendit au bureau de poste, et je le suivis. Il s'approcha du bureau du télégraphe, écrivit à la hâte pendant une minute ou deux, puis me remit le brouillon suivant de son télégramme à lire...

— Au colonel Szarvas, Svornàk, Rivânie, j'ai reçu des preuves authentiques qu'une conspiration est en cours pour enlever le Prince et renverser son gouvernement vendredi prochain, à l'occasion de son voyage à Paris. Je ne perds pas un instant à vous télégraphier pour vous informer du complot, dont je vous transmettrai les détails si vous le désirez. Archibald P. Batts, Hôtel Savoy.

— Vous en avez dit assez et pas trop, observai-je en lui rendant le formulaire télégraphique.

— Et nous n'avons plus qu'à attendre la réponse du colonel, ajouta-t-il.

Le télégramme fut envoyé immédiate-

ment, et Batts et moi nous sommes retrouvés enfin libres de nous adonner à notre déjeuner tant attendu.

— Je pense, en effet, que nous l'avons bien mérité, sourit-il en s'asseyant à la table.

Il était plus de quatre heures lorsque je raccompagnai Batts à son hôtel. À peine étions-nous entrés dans le fumoir qu'un messager s'approcha de lui avec un télégramme. Batts l'ouvrit et en parcourut le contenu d'un œil attentif. Puis il me le passa en riant.

— Tant pis, dit-il, pour nos efforts désintéressés pour sauver Rivânia, Bertram ! Il semble que nous aurions pu nous épargner cette peine, après tout.

Car voici le télégramme que j'ai lu, rédigé en anglais...

« Le colonel Szarvas présente ses compliments et remerciements à M. Batts pour les informations qu'il vient de recevoir. Il se permet d'informer M. Batts que les détails du complot dont il est question dans son télégramme sont en possession du colonel Szarvas depuis un certain temps déjà, et que chaque mouvement et chaque projet des conspirateurs sont déjà surveillés et connus du gouvernement de Rivânie. »

— Je pense, dit Batts d'un air perplexe, qu'à l'avenir, Bertram, nous pouvons sans

risque laisser la gestion des affaires rivi-
niennes entre les mains de ce vieux guerrier
omniscient.

— Et, mon cher Batts, ajoutai-je, nous ne
nous mêlerons plus des orgues italiens.